

L'irremplaçable service critique de l'éthique chrétienne

Par André Biéler

Professeur honoraire de la Faculté
de Théologie de Lausanne

Par éthique chrétienne, il faut entendre d'abord le comportement des chrétiens. Dans la mesure du possible, celui-ci doit faire l'objet d'une réflexion consciente, à partir de l'Evangile. Il faut comprendre ensuite la discipline-théologique chargée d'élucider les problèmes de ces comportements.

Ces deux aspects, pratiques et théoriques, sont différents mais étroitement interdépendants. De même que la dogmatique est la critique de la prédication de l'Eglise, l'éthique chrétienne est la critique des comportements des chrétiens. Et de même aussi que la dogmatique ne s'adresse en définitive pas seulement aux chrétiens, mais qu'elle tente, à travers eux, d'aider tous les hommes à retrouver leur identité perdue, l'éthique chrétienne a la mission d'aider tous les êtres humains à retrouver les comportements qui conviennent à leur véritable nature, à leur authentique humanité. En cela consiste son irremplaçable service.

J'aborderai brièvement trois aspects de cette problématique : d'abord la spécificité de l'éthique chrétienne, ensuite la crise de cette éthique et, enfin, son renouvellement contemporain¹.

Les limites de cet exposé ne permettant pas de développer toutes les nuances qu'il faudrait apporter à certaines affirmations, nécessairement condensées, on voudra bien ne pas l'oublier en cours de lecture.

¹ Une partie de ce texte est tirée de la leçon d'adieu de l'auteur à l'Université de Lausanne, en juin 1979 ; quelques passages ont déjà été publiés, soit par "la Vie protestante", soit par la revue catholique "Choisir".

I. La spécificité de l'éthique chrétienne

En période de crise de la civilisation, comme celle que nous traversons, tout homme conscient de la gravité de la situation se pose la question : *que faire ?*

Mais il faut noter que cette question, même dans les périodes où la crise du monde ne paraît pas aigüe, est la question première de l'éthique chrétienne.

C'est la question que se pose le jeune homme riche lorsqu'il rencontre Jésus (Mt 19.16). La même question est posée dans les mêmes circonstances par un légiste (Lc 10.25), par un notable (Lc 10.18), par un inconnu (Mc 10.17), ainsi que par tous les auditeurs de l'apôtre Pierre (Ac 2.37) dès qu'ils ont compris ce que tout homme est appelé à comprendre, à savoir qu'il est impliqué personnellement dans la crucifixion, la mort et la résurrection du Christ².

Le conflit des morales

Nous vivons dans une tension constante entre ce que nous sommes et ce que nous sommes appelés à devenir selon le dessein de Dieu. Nous vivons dans un continuel conflit des morales.

L'Ancien et le Nouveau Testament révèlent la nature permanente d'un conflit éthique au sein de l'humanité. Il y a un antagonisme latent entre la volonté que Dieu fait connaître à l'homme pour que celui-ci se comporte selon sa vocation, c'est-à-dire l'éthique qu'il lui propose pour l'accomplissement plénier de sa personnalité et, d'autre part, la morale que se donne cet homme qui s'imagine pouvoir s'accomplir lui-même et réaliser sa pleine humanité en se soustrayant à la volonté salvatrice de Dieu.

Le conflit éthique ne se situe donc pas entre ce qui serait, d'une part, la moralité et, d'autre part, l'immoralité. Il se situe plutôt entre des éthiques concurrentes ; ou entre ce que l'on pourrait appeler les deux pôles de la morale : une morale autonome, asservissante et aliénante et, d'autre part, une morale libératrice.

La morale asservissante et aliénante est l'éthique de l'homme en quête d'une autonomie sans Dieu et surtout, en conséquence, d'une morale qui satisfait son autojustification, et celle du groupe social et économique, ou national, auquel il appartient.

² Tout homme, chrétien ou non, est conduit à l'action par une quantité de procédures qui relèvent de la biologie, de la psychologie, de la philosophie, de la sociologie et de toutes les sciences humaines, partenaires de l'éthique au sens général. Nous traitons ici de *l'éthique chrétienne*, c'est-à-dire de ce qui, dans le vaste champ de l'éthique, relève de la *théologie* ; il s'agit donc des modalités de l'action de *l'homme devant Dieu*.

Il s'ensuit que la morale prescrite est la morale que les groupes dominants d'une société, religieux, politiques ou économiques, imposent aux groupes infériorisés pour assurer leur hégémonie et pour en retirer le prestige et les profits qu'ils recherchent. C'est la morale des "pharisiens", des "riches" et des "chefs des nations" qui les tyrannisent" dénoncée par le Christ dans les Evangiles.

Les interventions de Dieu dans l'Histoire, lorsqu'il entre en dialogue avec les hommes, les individus ou les sociétés ("mon peuple") sont toujours des interventions libératrices. Il s'agit de délivrer l'homme de lui-même d'abord et des asservissements qui lui sont imposés par autrui.

Ces asservissements trouvent toujours des justifications. Jamais les mauvaises passions humaines ne se présentent ouvertement comme autodestructrices. L'éthique "mondaine" qui les justifie les fait valoir au contraire toujours comme un moyen pour l'homme de se réaliser. (Le serpent de la Genèse se glisse toujours avec une parole de réalisation plénière). Et les asservissements sociaux sont également immanquablement revêtus d'honorabilité. L'éthique socialement dominante érige toujours en vertus, même en vertus suprêmes, religieuses ou civiques, les comportements qui lui sont profitables (obéissance, soumission aux autorités, ordre, efficacité, sacrifices guerriers, etc.). C'est pourquoi la libération que Dieu suscite au sein de son peuple, si elle commence par une suppression de l'esclavage de l'homme par lui-même, s'accompagne aussi d'une libération de tous les types de servitude sociale ; y compris le type le plus odieux aux yeux de Dieu, la servitude imposée dans les religions par l'appareil religieux-éthique dominant, par le clergé-gouvernement, ou par le clergé tacitement associé aux injustices des pouvoirs politiques et économiques.

Cette volonté libératrice de Dieu n'est pas dirigée contre l'homme ou contre les notables, religieux ou civils, qui exercent une autorité légitime. Elle est au contraire *en leur faveur* : elle cherche à leur rendre leur véritable humanité et leur authentique dignité en même temps que le juste exercice de leur pouvoir.

Pour une humanité authentique

L'éthique voulue par Dieu est toujours une restitution de la véritable identité de l'homme. C'est une restitution qui s'oppose à la dégradation continuelle que subissent les individus et le corps social dans le processus permanent d'autodestruction nommé par la Bible le péché. Car celui-ci opère précisément la corruption des justes rapports de l'homme avec Dieu, des hommes entre eux et des hommes avec la nature.

Ce processus de restitution d'un côté et d'autodestruction de l'autre est continu. Il correspond à la puissance destructrice permanente du péché humain, toujours contrecarré par la puissance salvatrice et triomphante de Dieu. L'amour de celui-ci pour

les hommes et pour toute sa création ne tarit jamais mais se renouvelle au contraire inlassablement. Où le péché abonde, la grâce surabonde. Cette permanence de l'amour de Dieu fonde la mission éthique de l'Eglise dans le monde, critique en même temps que salvatrice.

A cette fin, en effet, l'Eglise du Christ est porteuse d'une redoutable parole théologico-éthique. Redoutable parce qu'annonciatrice à la fois du jugement de Dieu et de sa libération. C'est pourquoi le service de l'éthique chrétienne est toujours un service à la fois critique et libérateur. Il s'adresse à l'homme "naturel", l'ancien Adam, ou le vieil homme, comme l'appelle le Nouveau Testament, pour le recréer à l'image du nouvel Adam, le Christ, et en faire un homme "nouveau". C'est la conformité à cette image qui rend à l'homme sa véritable liberté et fonde son authenticité autonome, c'est-à-dire son pouvoir de libre décision et de choix éthique. Il n'y a pour tout homme d'autodétermination vraie, de liberté effective et de responsabilité autonome que dans la libération que lui offre son créateur, dans la communion du Christ libérateur.

Le service de l'éthique chrétienne s'adresse aussi à toute société "naturelle" ("le monde"), pour tenter de faire d'elle un peuple nouveau, appelé le Royaume dans le Nouveau Testament. C'est dans la mesure où les liens sociaux d'une quelconque société se rapprochent de l'éthique du Royaume que cette société acquiert une certaine viabilité et quelque harmonie.

Toutefois, dans le temps de l'histoire actuelle, ni l'individu ni la société n'atteignent ici-bas la plénitude de leur humanité. Ils n'en obtiennent que des arrhes annonciatrices de ce qu'ils seront dans un autre temps.

Prenons l'exemple des droits de l'homme. Ils sont l'enveloppe, formulée à juste titre en termes juridiques et profanes, compréhensibles par chacun, de concepts qui reflètent, de façon lointaine mais certaine, les relations humaines du Royaume conformes au dessein de Dieu. Nulle part ils ne sont complètement mis en pratique ; mais ils sont là comme une finalité avant-dernière à laquelle les mœurs et les institutions de chaque société doivent tendre, en chemin vers leur finalité dernière qui est le Royaume de Dieu.

Ainsi aucun homme ne possède d'autre identité dernière, d'autre humanité véritable, que l'image du nouvel Adam qui lui est proposée. C'est sa finalité, à laquelle doit s'ajuster en tout temps son comportement, son éthique personnelle. Et aucune société n'a en définitive d'autre identité, d'autre sociabilité capable d'assurer sa survie, que celle qui lui est donnée par le Royaume, sa finalité réelle, à laquelle elle doit par conséquent sans cesse mesurer ses relations sociales de même que la nature et le fonctionnement de ses institutions.

Le service spécifique de l'éthique chrétienne consiste donc à apporter toujours à nouveau aux individus et aux groupes sociaux

ou nationaux qu'ils constituent la parole de jugement et de libération prononcée par Dieu sur leur comportement personnel et collectif.

Les sources de l'éthique chrétienne

Mais comment connaître cette parole de jugement et de libération ?

Le dessein de Dieu pour les hommes a été pleinement manifesté historiquement par l'enseignement, la vie, la mort et la résurrection du Christ.

Il est remarquable de constater que, contrairement aux Juifs de son époque et aux philosophes ou aux moralistes profanes ou religieux de tous les temps, Jésus ne s'est jamais intéressé au problème du Bien et du Mal, considéré comme un problème en soi. Sa seule préoccupation, sa nourriture, disait-il, c'est de faire la volonté de Dieu (Jn 4.34). On voit ainsi qu'il peut exister beaucoup d'autres morales que celle-là.

Remarquons que pour le Christ, il n'y a aucune différence entre connaître la vérité et mettre en pratique la volonté de Dieu, puisqu'il va même jusqu'à forger une expression - très significative du point de vue sémantique - en disant qu'il faut "faire la vérité" (poiein tèn alêtheian) (Jn 3.21).

Cette vérité de Dieu, il la lit dans la Loi et les Prophètes, qu'il réinterprète en les accomplissant de façon parfaite. A notre tour, avec le secours du Saint-Esprit requis par la prière, nous pouvons la lire dans la Loi et les Prophètes, à la lumière de la vie et de l'œuvre du Christ, l'homme parfait ; et à la lumière de ce qu'il appelle son Royaume, la société parfaite conforme au dessein de Dieu.

Mais il faut en même temps courir le grand risque de l'éthique chrétienne, qui est le risque de la foi : il faut réinterpréter cette vérité-volonté de Dieu en fonction des circonstances historiques nouvelles dans lesquelles nous sommes appelés à vivre :

Cette opération de transposition, que l'Eglise doit accomplir à chaque instant de son existence, se heurte à de considérables obstacles, tant théologiques que pratiques, sur lesquels butent aussi bien les croyants individuellement que les Eglises et les sectes collectivement.

D'abord, toute la culture de l'Ancien et du Nouveau Testament dans laquelle nous nous exerçons à lire la volonté de Dieu appartient à une civilisation rurale et artisanale, préscientifique, prétechnique et préindustrielle. Or, depuis quelques siècles, nous sommes dans une civilisation de plus en plus exclusivement scientifique, technique et industrielle. Les Eglises contemporaines n'ont pas porté toute l'attention nécessaire à la solution de cette difficulté. C'est la raison pour laquelle elles se trouvent si démunies en face des mutations prodigieuses que subit actuellement notre civilisation technicienne. Ensuite, l'éthique chrétien-

ne rencontre, sur les chemins de la civilisation, d'autres morales, liées à d'autres religions, ou à des idéologies ou des philosophies séculières.

Les morales ambiantes

Tout système économique, par exemple, comporte une morale ; car il exalte certaines valeurs et en détruit d'autres. Et souvent les valeurs qu'il exalte, en en détruisant d'autres, deviennent elles-mêmes des contre-valeurs. Par exemple, la liberté, lorsqu'elle détruit la solidarité, ou vice-versa.

Les deux systèmes économiques dominants, actuellement, le capitalisme privé, dit libéral, et le capitalisme d'Etat, d'origine marxiste, sont tous deux sous-tendus par une idéologie à fortes prétentions morales.

Alors, que faire de ces éthiques diverses ? Et quel service critique et libérateur apporter à ces deux éthiques capitalistes et matérialistes dominantes ?

Si les chrétiens et leurs théologiens vivaient toujours et en tous points l'éthique du Christ, et si les non-chrétiens ne connaissaient celle-ci d'aucune manière, le problème serait simple. Les chrétiens et leurs théologiens pourraient triompher et se porter en modèle. Or, il n'en est rien ; et pour de sérieuses raisons. Car si le Christ est le Seigneur de l'Eglise, il s'agit d'une Eglise qui, avec et à la suite de l'apôtre Pierre, le renie bien souvent. L'éthique des chrétiens si souvent distante de l'éthique du Christ ne peut donc jamais prétendre être en tous points exemplaire. Mais ce qui doit encore rendre les chrétiens modestes, c'est que le Seigneur de l'Eglise est en même temps celui de tous les hommes de toute la terre. Or ceux-ci, puisque leur identité dernière se trouve dans leur vocation à rencontrer le Christ, le cherchent à tâtons, comme toute la création qui, nous dit l'apôtre Paul, aspire à sa libération (Rm 8). Et comme le Seigneur, le premier, les cherche inlassablement, il est près d'eux et devant eux. Aussi le perçoivent-ils déjà parfois sans le connaître. Et cela se traduit dans leur morale qui souvent est plus proche de celle du Christ que la morale des chrétiens.

L'enseignement du Christ sur le jugement dernier (Mt 25) est d'ailleurs cinglant à l'égard des croyants. De ce point de vue, il n'y a pas de spécificité *externe* de l'éthique chrétienne. Le comportement du chrétien et son verre d'eau tendu à celui qui a soif n'est pas *extérieurement* différent du comportement et du verre d'eau du non chrétien. La spécificité de l'éthique chrétienne n'est garantie que par sa conformité avec l'enseignement et la vie du Christ. Et les chrétiens n'ont pas le monopole de cette conformité. Mais, d'autre part, les non-chrétiens ne sont pas plus assurés que les chrétiens de se comporter selon la véritable vocation de leur humanité. Ils sont, eux aussi, portés à se donner une éthique

illusoire qui concourt à leur autodestruction. C'est pourquoi le service spécifique des chrétiens à l'égard des éthiques séculières, comme, par exemple, les deux éthiques idéologiques du capitalisme privé et du capitalisme d'Etat, consiste, comme le recommande l'apôtre Paul, à les examiner souverainement et librement avec discernement, à retenir ce qui est bon et à rejeter le reste (1 Th 5.21). Et ce qui est bon, pour tout homme et pour toute société, c'est ce qui va dans le sens de l'éthique du Christ et de son Royaume.

Une "suivance crucifiante"

Ce service, Dieu l'a confié à son Eglise, qu'il a établie comme sentinelle du peuple (Ez 3.17). Il compte qu'elle l'exerce pour la sauvegarde, la survie et le salut de tous les peuples qu'il aime et pour l'amour desquels il a donné son Fils (Jn 3.16).

Mais la pratique de l'éthique chrétienne est rarement bien acceptée. Dans quelque société que ce soit, à l'Est ou à l'Ouest, au Nord ou au Sud, elle va à contre-courant des idées reçues, des conformismes sociaux et surtout des intérêts des puissants et des violents ; elle contredit les privilèges injustes et les concentrations de pouvoirs usurpés. Aussi suscite-t-elle des oppositions, à la suite du Christ lui-même ; car l'éthique chrétienne n'est rien d'autre que la "suivance" du Christ, pour reprendre l'expression de Dietrich Bonhoeffer. Certains théologiens catholiques parlent de "christification" de l'homme, un peu dans le sens de la "théosis" des orthodoxes et dans la ligne de la "sanctification" chère à la théologie protestante. Et parce que cette "suivance" de Christ est coûteuse, comme nous le rappelle Bonhoeffer, et qu'elle peut être une "suivance crucifiante", selon les termes de Käsemann, elle attire souvent sur les chrétiens les sarcasmes, la calomnie, les campagnes de dénigrement (comme on le voit aujourd'hui ici ou là, à l'égard du Conseil oecuménique des Eglises ou du Concile du Vatican II)³ et, dans certains pays, la persécution, la prison, la torture et parfois la mort. Il n'y a pas d'éthique chrétienne authentique qui soit innocente.

Pour toutes ces raisons, les chrétiens des Eglises et des sectes sont toujours tentés de loucher vers les éthiques séculières et de s'installer dans le conformisme social et religieux qui en résulte.

³ L'histoire de l'Eglise du Christ nous prouve qu'aucun mouvement chrétien ni aucune Eglise ou secte n'atteint jamais la perfection et, de plus, que toute redécouverte d'une partie de la vérité oubliée s'accompagne aussitôt de nouveaux oublis ou d'infidélités d'un autre ordre. Le mouvement œcuménique qui traverse les Eglises et les sectes aujourd'hui n'échappe pas à cette constatation. Aussi faut-il distinguer, en l'occurrence comme à l'occasion de tout mouvement nouveau dans la vie de l'Eglise, entre les critiques inspirées par un vrai discernement spirituel et celles qui masquent des motivations inavouées et souvent inconscientes mettant en jeu des routines ou des intérêts confessionnels, politiques ou économiques.

Mais, en renonçant à leur mission de sentinelle, dangereusement exposée, les chrétiens et leurs Eglises entraînent alors avec eux toute la société dans leur auto-destruction. Dans ce cas, comme nous l'enseigne le Christ et les Prophètes (Mt 23.37, Lc 13.34, Ez 33.2, 6) ils portent la responsabilité des crises de civilisation, comme celle que nous connaissons.

De l'éthique chrétienne à la politique

La critique bienfaisante de l'éthique chrétienne, étant donnée la nature de l'homme, on le voit, est nécessairement heurtante ; elle dérange inévitablement. Elle est pourtant indispensable pour préserver les hommes et leurs sociétés de la dégradation qui peut aller jusqu'à leur autodestruction et pour leur rendre un peu de leur dignité constamment menacée par leurs pratiques contraires à la volonté de Dieu.

Transposée sur le plan politique, cette volonté de Dieu doit être interprétée par les chrétiens de telle façon qu'elle puisse être comprise et acceptée par le plus grand nombre de personnes possible. Elle doit donc se tenir à un niveau éthique inférieur qui n'est plus celui que les chrétiens adoptent pour eux-mêmes en raison de leur foi.

Plus exigeants, eux, pour eux-mêmes que pour le corps social qui ne partage pas dans son ensemble leurs motivations, les chrétiens doivent s'efforcer, sur le plan politique, de faire en sorte que, dans les limites des contingences historiques et des rapports de force, la loi se rapproche quand même toujours plus des exigences divines. Mais sur ce plan de l'action collective, ils ne visent que des résultats relatifs, toujours sujets à révision et à amélioration. Et, dans cette recherche de nature politique, peu leur importe de savoir si telle mesure proposée provient de tel ou tel groupe politique, si elle favorise ou non leurs intérêts particuliers et ceux de leur milieu, si elle contredit ou non les idées reçues. Le seul critère de leur action est la convergence de celle-ci, plus ou moins immédiate, mais réelle, avec les appels de l'Evangile.

Par rapport aux partis politiques et à leurs idéologies (de droite, de gauche ou du centre), les chrétiens conséquents avec leur foi sont toujours des militants réservés et critiques, jamais inconditionnels, car leur critères de jugement sont ailleurs. Aussi cherchent-ils sans cesse le renouvellement vers le haut des références éthiques qui conditionnent l'action politique de leur propre milieu.

A titre d'exemple : les abus du secret bancaire en Suisse

Dans la civilisation industrielle contemporaine, les problèmes personnels et de société en face desquels se trouvent placés les chrétiens sont innombrables. Il importe que les Eglises réunissent les compétences théologiques et techniques nécessaires pour élucider les multiples questions éthiques ainsi posées.

Prenons un exemple. Quelle est l'attitude que les chrétiens sont appelés à prendre à l'égard d'un point précis de l'activité des banques qui soulève des contestations aujourd'hui : le secret bancaire ?

Le service critique et libérateur de l'éthique chrétienne en cette matière est d'autant plus nécessaire aujourd'hui que le discernement, même chez les chrétiens, est obscurci par les deux idéologies historiques qui généralement tiennent lieu de critère dans les choix et les comportements : l'idéologie matérialiste du capitalisme privé et l'idéologie matérialiste du capitalisme d'Etat.

L'activité bancaire peut-elle être éclairée par ce que la Bible nous dit de la volonté de Dieu à l'égard des hommes ?

Il faut noter que, dans l'enseignement biblique en général, et dans les avertissements du Christ, les financiers, les intendants, les marchands jouent un grand rôle, à côté des artisans et des paysans. Cela tient au fait que la Bible attache une grande importance à l'activité économique des hommes. Elle décrit le rôle prépondérant de l'argent dans leur vie, tant privée que politique et sociale, et en souligne le caractère fondamentalement ambigu. Elle reconnaît en effet le service qu'il est appelé à accomplir, mais elle en dénonce aussi le pouvoir malfaisant et destructeur. Le Christ l'appelle Mammon, qui est aussi bien l'ennemi de Dieu que l'adversaire des hommes.

La fonction bancaire et financière participe donc à cette ambiguïté ; elle a simultanément la potentialité d'un service indispensable à la société et celle d'un pouvoir usurpé. En conséquence, elle doit être sans cesse restaurée dans sa mission première ; et pour cela, elle a un urgent besoin de la critique libératrice de l'éthique chrétienne.

Pour ce qui est du secret bancaire, il faut tenir compte de la forme particulière qu'il revêt en Suisse, où il est protégé de façon excessive.

L'éthique chrétienne en reconnaît d'abord une certaine légitimité. Pour que des rapports de confiance se tissent entre les partenaires de relations sociales privées, il faut un minimum de discrétion. C'est pourquoi il est juste que la loi garantisse le secret de ces relations comme elle le fait pour les médecins, les avocats, les notaires et les ecclésiastiques dans l'exercice de leur fonction. Il s'agit de sauvegarder la dignité et la responsabilité individuelles. Cet aspect du secret bancaire est d'ailleurs généralement admis (y compris par l'initiative socialiste en Suisse et contrairement à ce que prétend la contrepropagande).

Mais l'individu qui utilise ce secret délibérément pour fuir ses responsabilités sociales et échapper aux autorités légitimes d'un pays qui lui demandent de leur rendre compte de ses biens a perdu le sens de sa dignité et de sa responsabilité. La fraude et l'évasion fiscale facilitées par le secret bancaire (sauf cas de persécutions manifestes subies pour des raisons honorables) sont donc des manifestations caractéristiques de l'irresponsabilité indivi-

duelle morale et civique. La pratique bancaire qui les encourage, même involontairement, et la loi suisse sur le secret bancaire qui les protège, même indirectement, vont à fin contraire des buts qu'elles prétendent poursuivre en garantissant la responsabilité individuelle. Il faut donc les modifier.

De plus, si l'on mesure l'ampleur de l'évasion fiscale ainsi facilitée, qui se chiffre par milliards, on voit qu'il s'agit d'un facteur subversif important dans la déstabilisation des sociétés et l'appauvrissement du tiers monde. Car l'argent en fuite des pays pauvres, qui est soustrait aux investissements locaux nécessaires au développement des populations démunies, échappe au fisc de ces nations. Il diminue ainsi les possibilités de secours, d'instruction et d'hospitalisation des plus pauvres des pays pauvres. En conséquence, les pays en question, affaiblis financièrement par ces évasions, sont obligés de s'endetter ; il en résulte que le fardeau fiscal du peuple en est encore alourdi. Or, ces dettes publiques sont contractées auprès des pays riches, dont la Suisse. Ceux-ci s'enrichissent donc encore du produit de ces dettes ; mais les profits qu'ils ont ainsi accumulés en provenance des pays pauvres repartent non pas vers les pays les plus pauvres qui en auraient besoin, mais bien vers ceux dont le régime est momentanément le plus stable, c'est-à-dire les pays où les pauvres sont réduits au silence par la violence et la torture. Or l'enseignement du Christ requiert le souci constant et prioritaire des pauvres. On voit ainsi que ce mécanisme financier international, en action partout mais facilité spécialement en Suisse par l'abus du secret bancaire, fonctionne exactement dans le sens contraire de l'éthique chrétienne préconisée par l'Evangile. Les chrétiens doivent donc contribuer à modifier de semblables pratiques par la voie légale de telle façon que la fonction bancaire et ses représentants retrouvent leur dignité et leur humanité. Bien que contrariante au premier abord, l'éthique chrétienne relève en fait leur honneur et celui du pays dans lequel ils sont actifs.

II. La crise de l'éthique chrétienne

Dire que l'humanité dans son ensemble, la société occidentale plus spécialement et les Eglises chrétiennes en particulier, sont en crise, devient une banalité, tellement le fait est évident.

Mais déceler la nature, les procédures, les causes multiples et l'origine profonde de cette crise est beaucoup moins aisé, tant le phénomène est complexe.

La seule chose qui soit certaine, si l'on en croit les scénarios divers d'analystes sérieux, tels que ceux de Pestel et Mesarovic, par exemple, c'est que nous allons au-devant de crises toujours plus importantes en quantité, en gravité et en violence ; ce que confirment exactement les événements contemporains.

Comme chrétiens, pouvons-nous nous contenter d'analyses fort utiles, mais qui restent à la surface des choses ? N'avons-nous pas à nous interroger sur l'origine lointaine et profonde du drame de la civilisation auquel nous participons ?

Ne se pourrait-il pas que la crise que nous traversons, comme toutes les grandes crises de la société occidentale, provienne, comme nous en ont averti les prophètes, le Christ et les apôtres, du pourrissement des relations humaines consécutives à la dégradation des relations justes des hommes avec Dieu ? Et que ce pourrissement et cette dégradation soient la conséquence de l'abandon, par les chrétiens des Eglises et des sectes, de la mission de sentinelle de la société que Dieu leur avait confiée ?

Une telle éventualité, n'avons-nous pas, nous chrétiens, à la prendre en considération comme une hypothèse scientifique de travail ? Et n'avons-nous pas à tenter, à partir de cette hypothèse, les analyses particulières que celle-ci commande ?

Or, si l'on examine l'histoire sous cet angle, on peut faire les constatations suivantes, en sachant qu'elles sont présentées ici en un rapide raccourci par souci de brièveté.

Une première crise, analogue à la nôtre, avait déjà sévi au temps de la Renaissance et de la Réforme, en se prolongeant jusqu'à la chute de l'Ancien Régime.

Le premier type de société engendré par le christianisme occidental, la société médiévale, rurale et artisanale, s'effondrait progressivement. Construit sur le modèle de la Rome impériale, autoritaire et hiérarchique, il avait reçu du christianisme un souffle nouveau qui, stimulant les solidarités sociales verticales, modérait les abus des pouvoirs et les impatiences des peuples. Mais, petit à petit, les pouvoirs associés, religieux, sociaux et politiques, ont renoncé à pratiquer une partie importante de l'éthique chrétienne, en abusant de leurs privilèges et en concentrant indûment entre leurs mains la puissance sociale. Ils ont ainsi dépossédé le peuple de la dignité et de la responsabilité que lui reconnaît l'enseignement chrétien. Celui-ci n'avait pourtant pas cessé de nourrir les mouvements de renouveau spirituel et social du Moyen Age.

Entraîné par la Réforme, surtout celle de Bucer, de Zwingli et de Calvin, le peuple reconstitua progressivement et à travers de douloureux tâtonnements et de cruelles épreuves, un nouveau type de société, religieuse d'abord, puis civile ensuite.

Fondée sur le sacerdoce universel en matière ecclésiale et sur la responsabilité individuelle qui en découle, dans le domaine économique et politique, cette société inventait de nouvelles structures pour stimuler, cette fois-ci, les solidarités sociales horizontales. Le deuxième type des grandes sociétés occidentales engendrées par le christianisme était né, la démocratie anglo-saxonne, politique, puis industrielle, modèle de toutes les sociétés modernes.

Mais au fur et à mesure que s'est développée la connaissance scientifique, elle-même stimulée par ce renouveau, et que les techniques nouvelles ont étendu le champ toujours plus envahissant de l'industrie, les chrétiens des Eglises et des sectes ont, dans leur ensemble, progressivement renoncé à l'application de l'éthique chrétienne à ces nouveaux secteurs de leur existence. Depuis l'avènement des lumières, depuis surtout l'explosion de la révolution technique et industrielle, éblouis eux-mêmes par toutes les merveilles qu'ils ont contribué à créer, ils ont abandonné cette part importante de leur responsabilité, de leur service critique et de la mission de sentinelle que Dieu leur avait confiée. Ils ont replié leur vigilance dans le domaine toujours plus restreint de la morale privée, ce domaine qui restait provisoirement encore à la mesure de l'éthique préscientifique, prétechnique et préindustrielle de l'Ancien et du Nouveau Testament. Et ils ont laissé aux éthiques du siècle l'immense secteur en voie de rapide croissance de la vie sociale, économique et politique. Pour reprendre les termes de l'avertissement pourtant pressant et grave de l'apôtre Paul, ils ont cédé au conformisme, sur tous ces terrains, du siècle présent (Rom 12. 2) ; et ils ont concentré et limité leurs efforts de fidélité dans le secteur désormais privilégié de la vie individuelle, sexuelle, conjugale et familiale.

Mais le terrain délaissé par l'éthique spécifique des chrétiens n'est pas resté longtemps vierge.

Deux éthiques ont investi la place abandonnée. Ce fut d'abord la morale dominante du XIXe siècle, celle de la bourgeoisie industrielle, l'éthique idéologique du capitalisme libéral et de l'Etat national. La plupart des chrétiens de l'Occident, aujourd'hui encore, conformément leur comportement et leur décisions, dans le domaine social, économique et politique, à cette idéologie ; ils ne recherchent que rarement, en ces matières, une référence à l'éthique chrétienne. Ils vont même jusqu'à déclarer celle-ci sans pertinence en ces domaines. Et, malgré cela, ils croient naïvement n'être pas politisés.

Alors, certains chrétiens, conscients de cette dégradation clandestine du christianisme, et désireux de lutter contre elle, se laissent politiser à leur tour par une autre éthique idéologique séculière, celle du marxisme.

Ainsi, si nos Eglises veulent retrouver, dans le domaine social, économique et politique qu'elles avaient délaissé, l'originalité et la spécificité de l'éthique chrétienne, elles doivent s'imposer une sérieuse cure de désintoxication. Ce n'est qu'après avoir guéri de leur politisation par l'idéologie du capitalisme libéral, qu'elles pourront honnêtement se défendre contre la deuxième vague de politisation qui les assaille aujourd'hui, celle de l'idéologie marxiste.

Elles seront alors à même de retrouver leur liberté et leur originalité, et de rendre à nouveau le service particulier qui est le leur.

Il semble qu'un espoir dans ce sens soit permis. Un renouveau

biblique, théologique et oecuménique traverse irrésistiblement toutes les confessions depuis quelques générations et gagne du terrain en dépit de réactions nostalgiques.

En quête de leur unité, les chrétiens sont tout naturellement conduits à rechercher leur identité et à retrouver la spécificité de leur mission. Ils sont ainsi portés vers la recherche d'un nouveau modèle de démocratie industrielle. Les acquisitions scientifiques et techniques n'y seront plus abandonnées à une dynamique autonome incontrôlée. Elles seront maîtrisées et assujetties à des choix moraux. Les pouvoirs de décision seront redistribués par de nouvelles procédures démocratiques et les fausses fatalités communes aux deux idéologies dominantes aujourd'hui seront surmontées.

Une telle société est en gestation dans les documents des grandes assemblées oecuméniques de ces dernières décennies : dans la Constitution pastorale *Gaudium et Spes* du Deuxième Concile du Vatican, et dans les recommandations du dernier rassemblement mondial des Eglises à Nairobi. Tous ceux qui, désarçonnés par le cours des événements contemporains, se demandent : *que faire ?* devraient prendre connaissance de ces documents, dans les détails desquels je ne puis entrer.

Le fait que deux chrétiens, dans la droite ligne du renouveau néocalviniste et catholique personnaliste qui a remis en circulation, au début de ce siècle, la vieille notion chrétienne de *participation*, soient actuellement parmi les prophètes de cette nouvelle société, est de bon augure. Ce sont Denis de Rougemont, à la recherche de nouvelles structures politiques à la fois mondiales et déconcentrées, et Claude Gruson⁴, en quête de nouvelles procédures démocratiques de décisions économiques, techniques et industrielles. Mais, pour l'enfantement d'une telle société, il faut que l'ensemble des chrétiens des Eglises et des sectes redécouvre la spécificité et l'envergure de l'éthique chrétienne originale, et qu'ils s'associent à l'immense effort du mouvement oecuménique contemporain, pour réinterpréter celle-ci en fonction des gigantesques problèmes de notre temps⁵.

⁴ De Claude Gruson, ancien Directeur Général de l'Institut National de Statistiques et d'Etudes Economiques (INSEE), il faut lire : "Programmer l'espérance", 1976 (Ed. Stock) et "Champ actuel d'une éthique politique", 1978 (dactyl.) Cahiers de Villemetric, 8 Parc Montsouris, 75014 Paris.

⁵ Cf. la note 3.

III. Le renouveau de l'éthique chrétienne

La guerre de 1939 à 1945 a été l'une des plus éclatantes démonstrations de la profonde politisation des Eglises et de leur défection en éthique sociale et politique. Les chrétiens n'ont-ils pas fourni des armes spirituelles et des troupes abondantes au nazisme, au fascisme et au franquisme qui ont étendu leur emprise sur l'Europe, dans le sang, les ruines et les larmes ?

Pourtant, ici ou là, des signes d'un redressement se sont manifestés. Des Eglises confessantes se sont dressées, en Europe occidentale, comme elles s'étaient dressées depuis des décennies dans les pays communistes.

Après la guerre s'ouvrit une période exaltante. On espérait pouvoir reconstruire la société sur de nouvelles bases. Déjà le mouvement oecuménique entraînait les forces vives des mouvements de jeunesse et des laïcs pour sortir de ce tragique vide éthique, à la faveur duquel le christianisme s'était laissé emporter, presque sans résistance, dans la débâcle de la civilisation et la honte d'Auschwitz et d'Hiroshima.

Des groupes de recherche éthique naissaient dans toutes les Eglises d'Europe. En France, les Associations Professionnelles Protestantes, sous l'impulsion des professeurs Jean Bosc et Jacques Ellul. En Allemagne, les Evangelische Akademien. En Italie, le centre d'Agapé. L'institut oecuménique de Bossey fut créé, avec le professeur Hendryk Kraemer et Suzanne de Dietrich, en grande partie pour permettre à ces divers mouvements de se rencontrer, d'échanger leurs expériences et de confronter leurs méthodes.

Les laïcs chrétiens étaient les premiers à souffrir, dans cette période de reconstruction, de la carence éthique des Eglises chrétiennes. Aussi aspiraient-ils à se former par petits groupes socio-professionnels en dialogue avec des théologiens. Les étudiants aussi. Telle fut l'origine des Centres protestants d'études, des aumôneries et des groupes bibliques universitaires. Un renouvellement du même type se manifestait dans toutes les confessions. Où en est-on aujourd'hui ?

La variété des méthodes de cette relativement nouvelle discipline qu'est l'éthique (et l'éthique sociale) chrétienne, soumise à de très rapides mutations, est à coup sûr stimulante ; mais elle est un sujet d'importantes difficultés. Il suffit de citer quelques noms célèbres dans le répertoire des théologiens contemporains qui se sont occupés d'éthique, pour mettre en évidence l'éventail des orientations méthodologiques de celle-ci : Emil Brunner, Karl Barth, Dietrich Bonhoeffer, Rudolf Bultmann, Paul Tillich, André Dumas, Jacques Ellul, Paul Ricœur, Helmut Thielicke,

Helmut Gollwitzer, Ernst Käsemann, Jürgen Moltmann, Harvey Cox, Dorothee Sölle, Paul Lehmann, Heinz-Dietrich Wendland, Karl Rahner, le Père Chenu, Jean-Marie Aubert, Jean-Baptiste Metz, etc.

Pourquoi tant d'orientations différentes et parfois opposées ?

Nous assistons à un phénomène redoutable dans l'histoire des connaissances, qui touche toutes les disciplines, mais qui affecte encore davantage l'éthique chrétienne puisqu'elle se trouve placée à leur carrefour.

Au moment où la civilisation scientifique et industrielle née en Occident s'étend au monde entier, la connaissance globale des mécanismes qui déterminent son existence s'avère de plus en plus difficile. Au fur et à mesure que les sciences de la nature, de l'homme et de la société progressent, des tranches nouvelles de la réalité complexe apparaissent, comme de gigantesques champs à défricher, qui ne livrent leurs secrets qu'en découvrant de nouveaux abîmes inexplorés. En conséquence, de nouvelles disciplines surgissent, qui rétrécissent leurs frontières en mêmes temps qu'elles affinent leurs méthodes. Chacune d'elles s'isole davantage des autres ; et toutes livrent de leurs recherches des résultats en miettes, qu'aucune synthèse ne parvient à intégrer.

Les disciplines théologiques, toujours liées de quelque manière aux méthodes épistémologiques des autres disciplines, suivent le mouvement.

Ainsi, l'image de l'homme devient de plus en plus éclatée ; la civilisation contemporaine de plus en plus morcelée ; ses mécanismes de développement et de destruction de moins en moins maîtrisés.

Et que devient dans tout cela l'éthique chrétienne, elle qui doit offrir à toutes ces connaissances le service critique bienfaisant, capable de les orienter, puisque toutes comportent des enjeux et des choix moraux décisifs pour le présent et l'avenir de l'homme ? La voilà écartelée entre tous ces champs d'exercice.

Il lui faut, pour les maîtriser tous, une double mémoire synthétique.

D'abord une mémoire théologique, qui rassemble l'ensemble des connaissances liées à la révélation biblique, afin de pouvoir réinterpréter celle-ci au niveau des nouvelles réalités contemporaines. Puis une mémoire profane, capable de récapituler l'ensemble des connaissances séculières qui expliquent et conditionnent les comportements individuels et sociaux, afin de pouvoir orienter ceux-ci vers leurs justes finalités.

Ce point de croisement entre les connaissances théologiques et les connaissances séculières devient vertigineux. Seules des équipes inter-et pluri-disciplinaires pourront faire face à l'avenir avec succès à toutes les tâches spécifiques de l'éthique chrétienne, intimement liée à la mission irremplaçable des Eglises dans le monde.

On mesure, à ce niveau, l'insuffisance de nos équipements, universitaires et ecclésiastiques ; et l'on apprécie d'autant plus l'importance de ceux qui existent, et de tous les lieux où s'élabore ou s'ébauche une réflexion éthique nouvelle, comme l'Institut d'éthique sociale de la Fédération des Eglises protestantes de la Suisse, les centres d'études, de rencontres et de formation, nos organes missionnaires et bibliques, nos centres sociaux, etc. (pour ne parler que de notre protestantisme local).

Conclusion

Au point où nous en sommes, l'éthique chrétienne, en tant que discipline académique, rencontre de grandes et stimulantes difficultés ; elle est à l'aube d'un essor nouveau ; et, en tant que comportement réfléchi des chrétiens dans la société, elle subit une réjouissante évolution, grâce au mouvement œcuménique qui traverse toutes les dénominations chrétiennes aujourd'hui.

Lorsqu'ils prennent conscience de l'unité et de la dimension universelle du corps du Christ auxquels ils appartiennent, et lorsqu'ils réalisent que l'humanité tout entière est, elle aussi, appelée à lui appartenir, les chrétiens redécouvrent du même coup que les problèmes importants et graves de l'humanité sont des problèmes internes et non pas externes à l'Eglise. Et ils réalisent que, pour résoudre ces problèmes, ils ont à leur disposition une éthique spécifique qui les libère des éthiques idéologiques séculières, sans pour autant négliger l'apport indispensable des sciences profanes.

Ainsi libérés, ils sont mieux à même d'apporter aux deux idéologies contemporaines dominantes, celle du capitalisme privé et celle du capitalisme d'Etat, le service critique bienfaisant qu'ils ont mission de leur apporter pour les délivrer de leurs démons, capables de les opposer dans une guerre d'extermination.

Mais la pratique d'une telle éthique critique et indépendante, nous l'avons dit, est rarement bien reçue, si constructive soit-elle. Dans les deux camps elle va à contre-courant de puissants intérêts et de pesantes routines. Ainsi, comme le leur recommandent également les deux grandes dernières assemblées universelles des Eglises, romaines et non romaines, les chrétiens que nous sommes doivent-ils s'armer de courage et de patience dans la contrariété ; contrariété qui peut aller et qui va déjà, en certains lieux de l'Est et de l'Ouest, jusqu'à la persécution. La solidarité nous oblige à ne pas l'oublier.

Heureusement, nous n'en sommes pas encore là chez nous, du moins pour le moment. Il s'agit de mettre à profit le répit qui nous est offert pour nous associer au renouveau et à la recherche d'une éthique chrétienne plus fidèle, dans la communion de l'Eglise universelle. Il s'agit, comme nous le propose l'assemblée œcuménique des Eglises de Nairobi, de retrouver "L'Evangile tout entier, pour la personne tout entière, et le monde tout entier".